



Reprendre souffle pour re-susciter.

Diocèse de Tournai.

Journée diocésaine de pastorale scolaire du 13 novembre 1996.

Réflexion menée par **Jean-Marie Petitclerc**, salésien de Don Bosco, actuellement à la direction d'un centre de jeunes à Argenteuil, un quartier en difficulté de la capitale française. Ce centre a une triple fonction: une *fonction d'animation*, animation des enfants sur les places, aide à la réalisation de projets pour les adolescents, une *fonction de formation*, un service de soutien scolaire le soir et formation des jeunes 16-25 ans qui sont sortis sans qualification du système scolaire et puis une *tâche d'éducation*, un pôle d'accueil et d'écoute des jeunes en grande difficulté avec la perspective de la création d'une petite structure d'hébergement.

Ce texte a été transcrit d'après l'enregistrement de la conférence, il en garde le caractère « parlé ».

Introduction: un monde en mutation.

« Les bambins d'aujourd'hui découvriront dans les années 2000, pour leur majorité, que leurs parents ont perdu une génération à regarder comme une crise économique temporaire ce qui était définitivement une crise de civilisation; à rechercher les clefs d'un dysfonctionnement économique de ce qui était une mutation de système; à rechercher des boucs émissaires extérieurs d'agression à ce qui était né de notre propre biologie sociale; à se lamenter sur l'injustice d'un fléau qui n'est que l'accouchement, sans doute douloureux, mais potentiellement joyeux, d'un système socio-culturel neuf. »

Cette prophétie a été écrite par un sociologue dans les années 70, Bernard Cathelat. Et il est vrai que nous avons perdu une génération, une vingtaine d'années, à ne pas le prendre au sérieux. Nous avons trop souvent voulu réduire les difficultés que nous traversons actuellement aux turbulences d'une crise passagère.

Je crois que les historiens de l'an 2000 rigoleront lorsqu'ils réécouteront les politiques des années 70 nous expliquer que la crise économique était liée à l'augmentation des coûts des produits pétroliers. Souvenons-nous, c'était le discours tenu. Il y a bien longtemps que les coûts se sont stabilisés, on n'a vu aucune amélioration.

Les historiens de l'an 2000 rigoleront lorsqu'ils réécouteront les politiques des années 80, voire 90, continuer de nous dire que la crise est liée à la récession et que tout ira mieux lorsque la croissance reviendra. Si je prends l'exemple de la France, le P.I.B. a augmenté de 50% durant ces 20 dernières années et le chômage a triplé. La croissance est revenue, aucun signe d'amélioration à l'horizon.

Non, il ne s'agit pas d'une crise économique au sens d'une turbulence passagère. Il s'agit beaucoup plus d'une mutation.

Nous sortons d'un système socio-économique basé sur la production et nous avons pris l'habitude, durant un siècle de société industrielle, de définir l'identité sociale de l'homme en rapport à son positionnement dans l'appareil de production. Cela ne date que d'un siècle. Le citoyen grec, le citoyen de la Renaissance ne se définissait pas comme citoyen par sa position dans l'appareil de production.

Je crois que les pasteurs de l'an 2000 rigoleront lorsqu'ils réécouteront le discours de pasteurs des années 60 dire « *Je veux annoncer Jésus Christ à tel jeune. Première question: quelle place occupe ton papa dans l'appareil de production?* » Et c'était ce qui allait déterminer le discours tenu, c'était cette société industrielle.

Nous passons donc à cette société que certains qualifient de post-industrielle, de post-moderne où le mot d'ordre n'est plus la production mais la communication, où il s'agit de retrouver sa place dans un système de lien social, que l'on participe ou non au système productif. Nous vivons en quelque sorte cette période moyenâgeuse, cet entre-deux mondes si bien décrit par Edgar Morin.

« *Un Nouveau Moyen-Âge* » ...

Alain Minc, un brillant économiste, a intitulé un de ses derniers ouvrages « *Le Nouveau Moyen-Âge* » voyant dans l'observation de l'Europe tous les signes de ce Moyen-Âge, cette perte de consensus, cette montée des zones grises, cette montée de l'exclusion, cette période où le meilleur côtoie le pire. Et toute époque moyenâgeuse nous fait vivre à la fois un risque et un défi.

Le risque, c'est celui de la **restauration**.

A chaque époque tourmentée, lorsque les contours de demain se dessinent difficilement, les plus fragiles de nos frères sont tentés de donner une dimension d'éternité à des valeurs de l'instant « t », une dimension d'éternité à des systèmes de l'instant « t ».

Et on sait combien cette tentation de la restauration traverse aujourd'hui un certain nombre de mouvements politiques comme de mouvements ecclésiastiques.

Il ne s'agit pas d'être inquiet outre mesure. Si l'on prend un manuel d'histoire de l'Eglise ou d'histoire des hommes, on s'aperçoit que ce genre de mouvement dure une génération ou deux; en tout cas, la nôtre et la suivante y seront plongées.

Et j'entends parfois des tenants de l'institution scolaire qui pensent que tout peut bouger, le système bancaire peut bouger, le système économique peut bouger, le système industriel peut bouger, mais que l'école, elle ne bougera pas!

Un risque et un défi. Le **défi**, c'est celui de l'**innovation**.

Nous vivons une période passionnante où il nous faut travailler à l'avènement de ce système socio-culturel neuf. Nous sommes en quelque sorte à la croisée des chemins. Nous nous apercevons que le système productif n'a plus besoin de l'ensemble de la population.

Et deux schémas de société s'offrent à nous.

Un premier schéma: une part de la population travaille pendant que l'autre est assistée un minimum. Autre schéma: nous retravaillons à l'émergence d'une société où chacun puisse être reconnu dans une fonction d'utilité, soit dans le domaine marchand, soit dans le domaine social.

Et aujourd'hui, toute une réflexion émerge avec des économistes, avec des sociologues sur ce nouveau rapport au travail, sur ces nouvelles activités à inventer.

Je participais la semaine dernière à un colloque sur les nouveaux métiers de la ville. Ces métiers d'agents d'ambiance, d'agents d'environnement, un formidable gisement d'emplois si effectivement on convertit son regard et si on pense que la seule activité noble n'est plus uniquement dans le domaine productif.

Et nous, chrétiens, sommes appelés à vivre toute période de crise dans la dynamique pascale. Cette dynamique du mourir pour vivre.

Cette mutation se caractérise par un ancien système qui va à la mort et un nouveau système qui émerge. Nous chrétiens avons toujours à lire l'histoire sous l'angle de la dynamique pascale car nous sentons bien que si nous choisissons de poursuivre dans le premier type de société, la cohésion sociale est menacée par cette formidable montée de l'exclusion à laquelle nous assistons. C'est ce qui a changé dans la société contemporaine.

S'il m'avait fallu vous décrire la société européenne des années 60, j'aurais utilisé une grille d'analyse verticale: en haut, ceux qui détiennent le savoir, le pouvoir, la compétence, puis les classes moyennes et puis en bas ceux qui, en quelque sorte, vendent leurs forces de travail. Mais tous ces gens sont inclus dans le système de production, d'échange et de consommation.

Aujourd'hui, pour reprendre une réflexion d'Alain Touraine, il me faut adopter une grille d'analyse horizontale: il y a d'un côté les « in » et de l'autre les « out », les inclus et les exclus. Et le fossé se creuse, qu'on le nomme fracture ou que l'on reprenne cette expression plus pertinente que viennent d'adopter les évêques français réunis en conférence épiscopale, cet *écart social* qui ne cesse de grandir.

Cette exclusion comporte trois grands facteurs ...

Je m'inspire là de propos tenus par Jean-Baptiste de Foucauld, commissaire au plan.

Bien sûr, celui du **chômage**.

Et nous avons tellement insisté sur la noblesse de l'activité économique que la personne qui perd son emploi ne perd pas seulement une activité, elle perd une identité sociale.

Nous connaissons les **causes** de ce chômage: cette formidable **montée de la technologie**, cette **mondialisation de la concurrence** et cette **financiarisation des circuits** qui fait que les entreprises gagnent plus de ressources dans leurs placements boursiers que dans l'appareil productif et qui fait que lorsqu'un patron veut faire monter son action en bourse, il lui suffit de licencier. Chaque entreprise qui a procédé à une vague de licenciements s'est vue automatiquement récompensée sur le circuit financier.

Et je pense que le plus grand reproche que l'on pourra faire à notre génération, ce n'est pas tant de n'avoir pas su faire face au chômage, car avouons-le, cette montée de la technologie, cette mondialisation, cette financiarisation se sont jouées dans l'espace d'une décennie et nous n'avons pas été aptes à encaisser le choc. Mais le plus grand reproche que l'on pourra faire à notre génération, c'est de laisser croire à la génération suivante qu'il s'agit d'une fatalité d'ordre économique alors que c'est la **conséquence de nos choix socio-politiques**.

Chaque fois que j'interviens dans des lycées, je monte au plafond lorsque j'entends des jeunes parler du chômage comme d'une fatalité.

Nous commençons à découvrir, en France, que l'invention de tout un système de transfert des charges passives en charges actives serait plus efficace que de dépenser de l'argent à assister dans le désœuvrement. Pourquoi pas dépenser de l'argent à fonder de nouvelles activités d'utilité sociale et largement prometteuses?

Il s'agit de travailler à l'émergence d'une nouvelle société. Et combien il est désolant pour cette génération qui est appelée à résoudre ce défi du chômage massif d'être confrontée à une génération d'adultes qui, de peur de se culpabiliser, va parler de fatalité.

Un tout petit exemple: dans le domaine des transports urbains, la SNCF découvre aujourd'hui que le choix qui a été fait d'enlever tout le personnel des gares de banlieue pour le remplacer par des machines à poinçonner les tickets, s'il était rentable à court terme, s'avère à moyen terme non rentable. Les coûts de dégradation, de fraude, liés aux agressions des personnes qu'a entraînés cette déshumanisation de l'espace urbain sont bien plus importants que les économies réalisées en supprimant les salaires et en installant les machines. Voilà un type d'erreur au nom de la rentabilité.

Deuxième facteur d'exclusion, c'est la crise du lien social.

Il n'y a plus que deux institutions qui génèrent du lien social: la famille et l'entreprise.

Et je m'aperçois en côtoyant des personnes en difficulté que, lorsque vous vivez une rupture sur le plan familial mais que vous gardez votre boulot, ça passe; lorsque vous êtes licencié mais que votre famille tient le coup, ça passe. Mais lorsque les deux ruptures sont simultanées, une personne qui perd à la fois sa famille et son travail, vous pouvez alors voir un cadre rejoindre le peloton des SDF en l'espace de 4 mois. Car tous les liens sociaux intermédiaires, les solidarités de voisinage se sont complètement estompés dans notre tissu urbain. Nous assistons à une véritable crise du lien social.

Et c'est particulièrement vrai dans le domaine éducatif. On parle beaucoup de démission des parents, combien de fois l'entends-je! Je rencontre chaque semaine des familles en difficulté, accusées de démissionner par les agents institutionnels. ***Je rencontre peu de parents qui choisissent de démissionner. J'en rencontre beaucoup plus qui sont complètement dépassés, débordés par les problèmes éducatifs posés par leur enfant.***

Je citerai cette anecdote, révélatrice de l'état d'esprit de cette seconde génération du chômage, ces enfants qui n'ont jamais vu un adulte au travail ...

Et nous commençons à découvrir en France que le chômage n'est pas qu'un problème de désœuvrement des adultes mais a aussi des effets sur l'éducation de cette seconde génération du chômage, ces enfants qui grandissent sans aucun modèle d'adultes insérés dans la tête.

Cette anecdote, c'est ce dialogue d'un père qui interdit à son fils, âgé de huit ans, de sortir dans la cité le soir car c'est dangereux. Et le fils, du haut de ses huit ans, qui répond: « *Ecoute, papa, moi, je travaille à l'école toute la journée, alors, j'ai quand même le droit de me détendre et c'est pas toi qui fous rien qui va me l'interdire!* » Et ce père, qui sent les larmes monter aux yeux tant il découvre qu'il est déridiculisé aux yeux de son propre enfant, devra parfois supporter le regard inquisiteur des enseignants qui l'accuseront de démissionner.

J'aime cette expression d'un sociologue, qui connaît bien le terrain des banlieues, qui nous dit qu'il vaudrait mieux parler de licenciement, des parents qui sont licenciés par la société dans leur fonction parentale. Et lorsque l'enfant grandit, lorsqu'il va commencer à découvrir l'image sociale

dévalorisée de ses parents, c'est l'autorité parentale qui est minée de l'intérieur. Et s'il fallait parler de démission, je préférerais parler de démission des citoyens. ***Le drame dans nos sociétés modernes, c'est que le citoyen moyen ne se sent plus légitimé pour intervenir auprès d'un enfant qui n'est pas le sien, sauf s'il est dûment mandaté par une institution.***

Je me souviens, lorsque j'étais enfant, de la première fois où ma chère mère m'a laissé partir à l'école tout seul, à pied. Mon père était en déplacement, mon petit frère était malade, elle devait le garder, elle n'avait trouvé aucune solution d'accompagnement; et voici qu'à huit ans, je devais traverser toute la grande ville, 2 km environ, pour rejoindre l'école. Je me souviens encore de son discours. Elle me disait: « *Ecoute, Jean-Marie, tu vas aller à l'école, je te fais confiance; mais sache que tu vas passer devant la charcuterie, c'est là que tout à l'heure, je vais faire mes courses; que je n'entende pas la charcutière me parler d'un gamin qu'elle aurait vu faire le mariole devant sa vitrine! Puis, après, tu vas passer devant la poste, c'est là que ta tante dépose le courrier, qu'elle n'entende pas les échos d'un gamin qui aurait fait le mariole devant les boîtes aux lettres!* »

Autrement dit, ma mère savait me faire découvrir que la rue, quelque part, était liée à la famille, qu'il y avait du lien; que l'on ne pouvait pas faire n'importe quoi dans un endroit sans que ça revienne aux oreilles des autres. Et c'est ce qui ne fonctionne plus dans nos grandes cités urbaines. La rue n'est plus espace de socialisation, elle est devenue espace de désocialisation.

Et ***troisième facteur d'exclusion***, c'est la ***crise du sens***.

Vous savez, cette question du sens qui hante nos contemporains, car lorsque l'on a perdu sa place dans la société, la question du sens de la vie se pose.

Cette question du sens qui hante cette jeune génération se traduit par deux risques: le ***risque du divertissement, au sens pascalien du terme***. Je connais des jeunes qui ne vivent que pour la boum du vendredi soir. Ils vont sur-investir un petit pan de vie et tout le reste va être ordonné à ce petit pan: se tenir suffisamment correctement à la maison pour que les parents ne vous interdisent pas de sortir, ramener un carnet de notes suffisamment bon pour que vous n'ayez pas de punition au moment de cette sortie. Le drame pour ces jeunes qui investissent le sens de leur vie un petit peu à la manière des « séquences-flash » des médias, c'est que lorsqu'ils sont confrontés à l'épreuve, la maladie, la séparation, le deuil, tout s'écroule.

Et puis, deuxième risque, c'est celui de la ***déprime***, qui est la pathologie la plus fréquemment observée chez nos adolescents; vous savez combien le problème du suicide devient grave dans notre société européenne. En France, 1000 jeunes de 15-24 ans se suicident chaque année, 3 par jour. Suicide qui est la deuxième cause de mortalité de la jeunesse et qui, en France, depuis 2 ans, est devenu la première cause de mortalité des 15-18 ans. Quand on vit en France et que l'on a entre 15 et 18 ans, ce dont on meurt le plus, c'est de suicide.

Nous vivons cette époque de mutation. L'école participe à ce mouvement. Mais il faut qu'elle sorte, là encore, de cette dérive dans laquelle l'a conduite la société industrielle.

La société industrielle qui, peu à peu, de manière insidieuse, a transformé notre école en lieu de préparation de la vie professionnelle, lieu d'apprentissage d'un métier, lieu de choix d'une orientation professionnelle, en nous faisant oublier que l'école n'a pas été inventée pour cela seulement.

L'école, c'est le ***lieu de préparation de la vie***; et lorsqu'elle a été fondée, qu'on est sorti d'un système de tutorat pour entrer dans un système d'adultes éducateurs face à des groupes, c'est qu'on

sentait combien l'apprentissage de la socialisation était important pour l'enfant, pour l'adolescent s'il voulait être prêt à vivre en société.

L'école, c'est une ***institution qui prépare à la vie***, pas seulement à la vie professionnelle.

Voilà pourquoi il me semble que notre époque est une chance pour l'école! Voici qu'elle est appelée à sortir de cet aspect très réducteur qui était de réduire la préparation de la vie à la préparation d'une vie professionnelle pour redécouvrir l'ensemble de ses fonctions.

L'école a toujours participé aux combats de la société et dans les années 60, lorsque le problème numéro un de la vie sociale était celui des inégalités, l'école a eu pour mission de lutter contre les inégalités ... c'est tout le discours sur l'égalité des chances.

Aujourd'hui, le problème numéro un devient celui de l'exclusion. La mission essentielle de l'école est de participer à ce combat contre l'exclusion.

Et je dirais que ***la mission de l'école est triple: c'est une mission bien sûr de formation, mais c'est aussi une mission de socialisation et c'est aussi une mission d'apprentissage du sens. L'école aujourd'hui doit relever un triple défi: celui de la formation, celui de la socialisation et celui de la signification.***

Et notre école catholique, qui se doit d'être une école, mais qui se réfère aux valeurs de l'homme inspirées par le projet évangélique, doit aujourd'hui assumer ce triple défi. Je crois là encore que notre époque constitue une véritable chance pour notre école catholique.

I. Le défi de la formation.

La mission de l'école, c'est de permettre à chaque jeune de réussir sa vie.

Je fais une nuance entre le terme réussir sa vie et réussir dans la vie. Réussir dans la vie, c'est réussir sous le regard des autres. ***Réussir sa vie, c'est, pour le chrétien, répondre à sa vocation propre.***

Je me souviens d'un camarade de l'Ecole Polytechnique que je rencontrais il y a cinq ans, avec une situation d'honorabilité sociale extraordinaire au vu des fonctions qu'il exerçait et une situation économique privilégiée qui lui permettait de répondre dans l'immédiat au moindre besoin de son épouse ou de ses enfants. Et je dois dire qu'il ne comprenait pas vraiment mon choix de vie, estimant même qu'il s'agissait là d'un gâchis. « *A quoi ça te sert d'avoir fait Polytechnique pour te retrouver éducateur de rue? »*

Je le revoyais récemment, les larmes aux yeux. Il découvrait qu'avec tant d'absences au foyer, lui qui avait tout misé sur la réussite professionnelle, son épouse commençait à investir affectivement d'autres partenaires, il découvrait que ses enfants, devenus grands adolescents, rejetaient violemment tout le système de valeurs qui le faisait vivre et il m'avouait: « *A force d'avoir tout sacrifié pour réussir dans la vie, je crois bien que j'ai raté ma vie »*.

Chaque fois que je m'adresse à des assemblées de parents d'élèves, je reprends cet exemple en ré-insistant sur cette fonction d'éducateur, qui est nôtre, de permettre à chaque jeune de réussir ***sa*** vie et là, c'est le fondement de notre école catholique; tous, sans exception, tous sont appelés à réussir leur vie.

Nous fêtons le 1er novembre la fête de la Tous Saints. Tous, sans exception, sont appelés à réussir leur vie aux yeux de Dieu, à répondre à leur vocation propre. Et ***l'école est cette institution qui doit accompagner ce projet de réussite.***

Alors, bien sûr, je dois apparaître un peu utopique et idéaliste à bon nombre d'entre vous engagés au quotidien dans les difficultés d'accompagnement des apprentissages d'un groupe.

Et toute école va être confrontée à ce problème d'échec scolaire d'une partie des élèves qui lui sont confiés.

Il me semble qu'il nous faut nous arrêter sur cette notion car l'échec scolaire peut devenir un formidable facteur d'exclusion.

En France, le jeune non diplômé a trois fois plus de risques de se trouver au chômage que le diplômé, quelle que soit la nature du diplôme.

Arrêtons-nous donc quelques instants sur ce que peut signifier pour une école catholique cet appel à développer une pédagogie de la réussite, elle qui est aussi confrontée aux situations d'échec dans lesquelles s'engoncent un certain nombre d'élèves confiés à l'institution.

L'échec scolaire est un problème complexe. Méfions-nous des explications simplistes.

J'aime entendre un éminent professeur de sciences de l'éducation à l'université de Lyon II nous dire qu'expliquer l'échec scolaire par la paresse est l'explication la plus paresseuse qui soit de l'échec scolaire. Si vous êtes paresseux, effectivement, on va expliquer ça par la paresse.

Deuxième simplisme: il n'y a aucune corrélation entre le niveau d'intelligence et le niveau de réussite scolaire; c'est-à-dire que se trouvent en situation d'échec scolaire des enfants qui sont aussi intelligents que leurs camarades qui réussissent.

Les facteurs qui génèrent l'échec scolaire sont plus complexes et ils s'entrecroisent. Ils sont de trois ordres ...

Il y a ***tout d'abord*** des **facteurs d'ordre psychologique.**

Ces facteurs sont liés à la personne de l'élève; et je dirais, pour faire bref, que le problème numéro un, celui qui se transcrit en numéro un de l'échec scolaire, c'est le problème du ***manque d'attention, du manque de concentration***, des enfants incapables d'orienter leur esprit dans une attention au contenu des disciplines enseignées.

Et si je regarde ce que fut mon parcours de réussite scolaire, moi qui ai eu la chance d'entrer en primaire et de sortir de l'Ecole Polytechnique sans aucune bifurcation, je m'aperçois qu'une de mes chances essentielles, c'est que lorsque j'étais jeune enfant, lorsque je quittais la maison le matin, mon père m'emmenait à l'école, ma mère me saluait sur le seuil de la porte, et j'étais intimement convaincu le soir de retrouver le goûter préparé par ma mère et de pouvoir attendre sereinement le retour de mon père. Aucune inquiétude de ce côté-là, j'étais capable d'orienter tout mon esprit sur le contenu de la règle de 3.

Lorsque je songe à Sébastien, 8 ans, qui quitte l'appartement familial, son père ayant déjà violenté sa mère, ayant menacé le petit frère, et qui se demande dans quel état il retrouvera son petit frère le soir, lorsqu'il s'assied sur son banc, il écoute la maîtresse lui expliquer la règle de 3, il ne comprend pas, elle réexplique, il ne comprend toujours pas, elle développe des trésors de pédagogie, à la fin, elle conclut: « *Mais il est bête cet enfant!* »

En fait, ce n'est pas qu'il ne comprend pas, c'est qu'il n'écoute pas parce que son esprit est bien plus préoccupé par des sujets qui lui paraissent beaucoup plus importants dans le présent que ce qu'on veut lui apprendre.

On croit parfois que pour réussir à l'école, il faut avoir la tête pleine, c'est faux. ***Pour réussir à l'école, il faut être capable d'avoir la tête vide, il faut être capable de vider sa tête.*** Et certains enfants n'en ont pas les moyens.

Et on voit parfois aussi des jeunes sujets brillants dans le primaire s'écrouler complètement au moment de l'entrée en adolescence, au collège, préoccupés peut-être par ces questions: tous mes camarades ont des copines, moi je n'y arrive pas, est-ce que je ne serais pas homosexuel? Et puis, mes parents ne s'entendent pas... Toutes ces questions qui vont resurgir dans la tête de l'adolescent et qui vont interférer bien évidemment gravement avec cette possibilité d'être attentif au contenu.

Deuxième type de facteurs, des facteurs d'ordre sociologique.

Toutes les enquêtes le confirment: les enfants qui réussissent le mieux à l'école sont les enfants d'enseignants. Et c'est d'ailleurs étonnant, lorsqu'on fait une statistique au niveau d'une école prestigieuse comme l'Ecole Polytechnique, on a tout un glissement. Il y a une quarantaine d'années, la majorité étaient des enfants de polytechniciens. Aujourd'hui, la majorité sont des enfants d'enseignants.

Serait-ce que les enseignants sont de meilleurs parents puisque leurs enfants réussissent aussi bien? Je ne crois pas. Le taux de divorce est le même et je dirais même que le taux de maladie mentale est plutôt supérieur au vu de la difficulté de leur métier. C'est plutôt une profession qui est fragilisée sur le plan psychologique au vu de la difficulté du métier.

Alors, ça permet de relativiser un certain nombre de choses que l'on entend comme quoi l'échec scolaire serait lié uniquement à des problèmes de désordre; on s'aperçoit que majoritairement on a un corps social qui est plutôt plus fragilisé sur le plan psychologique et c'est dans ce corps social que les enfants réagissent le mieux. Pourquoi? Pour deux types de raisons. La première raison, c'est que, lorsque l'on a la chance d'être fils d'enseignant, ***ça parle pareil à la maison et à l'école.*** Les enseignants ne sont pas schizophrènes. Les valeurs auxquelles ils réfèrent leur discours sont les mêmes et le gamin peut effectivement passer d'un univers à l'autre sans qu'il n'y ait aucune différence conceptuelle au niveau de l'échelle des valeurs, au niveau des modalités d'expression.

Je puis vous assurer, moi qui fréquente beaucoup les cages d'escaliers de banlieue, que ça parle mais pas du tout pareil dans une cage d'escalier d'un grand ensemble et à l'école et qu'effectivement, voici qu'à un certain nombre d'enfants, on demande de changer de mode de langage; c'est comme si vous mettiez vos enfants dans une école anglaise, ils seraient un peu moins performants que ceux qui auraient eu l'anglais comme langue maternelle.

Et puis, deuxième facteur, c'est que lorsqu'on est fils d'enseignant, on a la chance d'avoir ***des parents qui s'intéressent de près à la scolarité***; le gamin découvre assez vite après quelques essais infructueux de donner une fleur à maman ou de laver la voiture de papa, que la meilleure manière d'obtenir un sourire, c'est quand même de ramener une meilleure note de l'école, tellement elle est investie. Et l'enseignant sait l'importance qu'il y aura à féliciter son enfant qui est passé d'une moyenne de 11,03 à 11,27.

Vous savez, pour des tas de parents englués dans des problèmes au quotidien, ils ne vont pas se transporter de joie parce que le gamin est passé de 11,03 à 11,27. Et effectivement, ils font une erreur pédagogique magistrale.

« *A quoi ça sert d'avoir une bonne note* », me disait un même que j'accompagnais, « *quand on n'a personne à qui la montrer?* »

Et puis, *troisième type de facteurs*, des **facteurs d'ordre pédagogique**.

Ces facteurs vont permettre ou non que la relation pédagogique s'établisse.

L'ancien responsable de l'enseignement catholique français avait généré beaucoup de réactions lorsqu'il s'était mis à parler des mathématiques chrétiennes. C'est vrai que s'il voulait dire par là qu'il y avait un contenu chrétien des Mathématiques, c'est bien sûr une erreur. Ce n'est pas ce qu'il voulait dire. Mais il voulait dire qu'il y avait peut-être une manière chrétienne d'enseigner les mathématiques par rapport à une autre.

Imaginons que je sois face à une classe de sixième et que je veuille leur enseigner Thalès.

Soit je trace d'emblée sur mon tableau deux droites parallèles, je mets une sécante, j'établis un rapport et ***je serai suivi uniquement par ceux qui ont la tête suffisamment vide pour être capable de rentrer dans mon abstraction.***

Soit je leur dis: « *J'ai envie de mesurer la hauteur du toit qui se trouve là-bas et je n'ai aucun outil pour le faire. Si on cherchait un moyen* ». Et je vais mettre un bout de scotch sur la fenêtre là où apparaît le toit, puis je vais mesurer la hauteur entre le plancher et mon scotch et puis la distance qui sépare mon bureau du mur et puis, on découvrira sans l'avoir mesuré la hauteur du toit. Et là, ***je risque d'accrocher l'attention de tous mes élèves.***

Et d'ailleurs, lorsque Thalès a inventé son théorème, vous savez, c'est parce qu'il se posait la question de savoir comment mesurer la hauteur d'une pyramide alors qu'on n'avait aucun outil pour le faire et il nous a fait découvrir la théorie des ombres projetées qui a donné naissance à son fameux théorème.

Comme quoi il est des processus pédagogiques où on s'adresse aux enfants comme s'ils étaient des adultes et il est des processus pédagogiques où l'on fait attention continuellement à cheminer avec l'enfant du point où il est jusqu'au point où on veut l'amener.

Alors, si je disais que l'école catholique devait relever le défi de la formation, il me semble que découle de cette analyse trois lignes pédagogiques fondamentales.

Lignes pédagogiques fondamentales ...

La ***première*** c'est: **l'école catholique est un lieu où l'enfant est écouté.**

On sait que si l'enfant ne rencontre pas des adultes à qui il peut se confier, qui lui permettront de vider sa tête, et bien, complètement préoccupé par le champ du quotidien, il n'arrivera pas à être attentif.

Il ne s'agit pas pour les enseignants de se transformer en psychologue, de vouloir traiter toute l'information reçue de l'enfant; il s'agit de lui permettre de s'exprimer pour ensuite savoir l'orienter en cas de besoin vers les services sociaux, vers les services médicaux, etc...

L'école catholique, c'est un lieu où l'enfant se sent écouté.

Deuxième ligne pédagogique, un lieu où se manifeste de l'intérêt pour l'enfant.

S'intéresser à sa progression, souligner ses réussites, ... tout ce thème du respect de l'enfant.

L'école catholique, de par sa tradition, est toujours un lieu où l'enfant, d'emblée, sent l'intérêt des adultes pour lui, ***c'est autour de lui que se rassemble la communauté éducative, c'est lui qui doit être placé au centre de notre institution scolaire.***

Vous savez, méfions-nous de cette dérive institutionnelle où l'enfant, au lieu d'être sujet dans l'institution, motivant une équipe éducative dans son accompagnement, devient simple objet, permettant de faire tourner une institution.

Et puis ***troisième ligne, l'école catholique, c'est une école où nous développons une pédagogie de la réussite*** car l'homme est ainsi fait qu'il n'est capable d'affronter une difficulté qu'en ***se mémorisant de la réussite***.

C'est vrai pour tous, c'est vrai pour vous les enseignants.

Imaginez que l'un d'entre vous demain matin retrouve une classe du secondaire avec les grands adolescents qui sont debout sur les tables du fond, en train de vous envoyer des avions en papier en rejouant une scène du « *Cercle des poètes disparus* ». Vous voici déstabilisé.

Imaginez que vous mémorisez une situation où il y avait eu un début de chahut, vous aviez élevé le ton, eux aussi, vous en étiez venu presque aux mains. Ou bien imaginez que vous mémorisez une situation où, avec un trait d'humour, vous avez rétabli le calme leur disant: « *Ecoutez, demain, on va faire une lettre circulaire aux parents, on interdit le Crunch au petit déjeuner, tout le monde revient au Poulain, chocolat des enfants sages* ».

J'affirme que votre manière de faire face à la difficulté du moment dépendra dans une large mesure du type de mémorisation que vous effectuerez.

Et c'est le drame de jeunes enseignants chahutés.

Il est parfois parmi eux d'excellents pédagogues; mais n'ayant pas disposé au début de leur carrière de suffisamment d'outils d'analyse pour appréhender la réalité de leurs classes, n'ayant pas été suffisamment encadrés dans l'exercice de leurs fonctions, voici qu'ils ont emmagasiné des expériences négatives de chahut, et aussitôt que les premiers symptômes du chahut se dessinent, c'est aussitôt la répétition de la situation de chahut.

Et puis, parfois, avec les encouragements de certains collègues, qui au sortir de la classe vont lui dire: « *Ah, dis donc, t'en as bien du courage de venir encore, moi à ta place...* » et ils vont ainsi l'inscrire définitivement dans une image institutionnelle d'enseignant chahuté.

Ce qui est vrai pour l'enseignant est vrai pour l'enfant.

Il m'arrive souvent d'animer des journées pédagogiques d'enseignants sur le thème de l'échec scolaire.

Je leur dis souvent: « *Regardez faire un professeur d'éducation physique et sportive. Ce sont souvent ceux qui ont le plus les deux pieds sur terre. Imaginez une séance consacrée au saut en hauteur. Imaginez qu'ils séparent leur classe en deux, des gamins de 12 ans, ici je mets l'élastique à 80 cm, tout le monde réussit et je monte. Là, je mets l'élastique à 2 m, tout le monde rate et je descends. La moyenne de saut sera toujours supérieure pour le premier groupe* ».

Et je n'ai jamais vu un prof de gym enseigner le saut en hauteur de la deuxième façon. Même lorsqu'il est confronté à un champion qui saute 1 m 70, il le fait démarrer à 1 m 50. Qu'est-ce qui se passe dans la tête du gamin? 1 m 70, c'est haut, mais j'ai réussi 1 m 67, ce n'est que 3 cm de plus.

J'ai parfois entendu des professeurs d'enseignement général me dire: « *Jusqu'où faudra-t-il que je m'abaisse?* », ça, du côté de l'enseignement général, je l'entends, pas du côté des profs de sports.

Car vous savez, un devoir de math, c'est comme une séance de saut en hauteur.

Imaginez un énoncé de mathématique avec tel niveau de difficulté à la troisième question, imaginez un énoncé où les deux premières questions sont beaucoup plus difficiles que la troisième,

imaginez un énoncé où les deux premières questions sont beaucoup plus faciles que la troisième, votre moyenne de réussite à la troisième question dépendra largement de votre construction d'énoncé.

Et là, elle est de votre responsabilité entière.

Il est des constructions d'énoncé qui sont marqués par une pédagogie de la réussite, mettre d'emblée toute la classe en situation de réussir au début et les accompagner sur la difficulté.

Il est des constructions d'énoncé qui sont construits sur le mode sélectif de sélection en grandes écoles où il faut en faire tomber à chaque question, et qui sont destinés à mettre en échec la majorité des jeunes, c'est un *choix pédagogique*.

Et je crois effectivement que nous, école catholique, avons conscience de l'*importance d'aider le jeune à mémoriser de la réussite*.

Je suis parfois étonné, sur la lecture de bulletins scolaires, de voir que face à une bonne note, il y a un minuscule '*assez bien*', dans un océan de blanc, et que face à une mauvaise note, il y a trois lignes de commentaire désobligeant autour d'une note soulignée en rouge.

On sait que l'enfant ne sera capable d'être guidé dans l'affrontement des difficultés qu'en mémorisant de la réussite, on le sait, tous les pédagogues vous le diront, et vous, vous fonctionnez comme ça et on prend parfois un plaisir certain à toujours souligner l'échec, souligner ce qu'il ne sait pas faire, ce qui lui reste à faire au lieu effectivement de *souligner ce qu'il sait faire et tous les progrès que l'on attend dans les autres matières*.

Là, ce n'est pas une question de texte ministériel, ce n'est pas une question d'organisation, de planning, c'est une question de conversion d'un regard; continuons d'*être persuadés que la meilleure manière d'aider des jeunes à surmonter des difficultés, c'est de leur donner confiance dans des capacités de réussite*.

II. Le défi de la socialisation.

L'école est effectivement ce lieu où enfants, adolescents, vont *apprendre à vivre en groupe*. Et c'est *une des missions fondamentales de l'école*. La Nation attend beaucoup d'elle sur ce plan. D'autant qu'à cause de cette montée de l'individualisme qui caractérise nos sociétés occidentales, on s'aperçoit d'une *dérive dans la constitution des groupes d'enfants et d'adolescents*.

Ce qui fonctionne aujourd'hui chez la plupart des adolescents, c'est soit le petit noyau de 3-4, soit le très grand groupe de 500, 800 ou 1 000.

Lorsqu'on les observe dans les temps hors scolaires, on les voit le plus souvent fréquenter ces petits noyaux d'amis où là on escamote tout ce qui peut être différent; vous ne les verrez pas aborder des questions qui risqueraient de diviser l'unité du groupe, ils ne vont parler que de leurs musiques, leurs films, leurs loisirs; ou bien le très grand groupe où on va aller voir un match de foot, une vedette ou un grand rassemblement.

Et l'on s'aperçoit d'une difficulté d'investissement aujourd'hui à l'extérieur du monde scolaire du groupe de 15, 20, 30, le groupe que l'on dit à taille humaine.

Et pourquoi parle-t-on de groupe à taille humaine? Parce que c'est un groupe où l'on est obligé de se coltiner la différence de l'autre, où l'on est obligé de se mettre d'accord sur des règles pour que le groupe fonctionne.

Le petit groupe de 3-4 ou le très grand groupe de 1000, il fonctionne au fusionnel, le « moi je » sort conforté, on escamote ce qui est différent dans le petit et dans le très grand, on pense comme une foule, c'est très fusionnel la foule.

Le groupe de 15, 20, 30, c'est le groupe dans lequel on peut apprendre la démocratie.

Et il est vrai, et c'est une difficulté et à la fois une richesse de l'école d'aujourd'hui, il est vrai qu'effectivement, à la différence de la génération précédente, où nous avons l'habitude parfois de nous retrouver dans ce style de groupe à l'extérieur de l'école, aujourd'hui, il n'y a qu'à l'école que l'enfant, l'adolescent apprend à se comporter en groupe.

Parfois je suis sidéré quand j'entends des enseignants qui se plaignent du comportement en groupe de leurs élèves.

Mais je leur dis: « *Où voulez-vous qu'ils l'apprennent ailleurs qu'à l'école? C'est vous qui êtes chargés par la Nation d'enseigner aux adolescents à se comporter en groupe* ».

C'est une **mission** qui aujourd'hui me paraît **aussi importante que celle de la transmission d'un savoir. Il s'agit aussi de savoir leur transmettre un savoir-être en groupe.**

Et je ne vois pas, dans la société, où l'enfant, l'adolescent apprendrait cela si ce n'est à l'école, y compris l'école maternelle. Les enseignantes, lorsqu'elles accueillent pour la première fois les enfants à l'école maternelle, savent bien qu'il leur faut gérer cette rupture avec le milieu familial, ce démarrage de l'apprentissage de la socialisation et je crois que notre école primaire a formé nos maîtres à l'apprentissage de la socialisation chez le jeune enfant.

Mais dans un cursus de socialisation, il y a deux étapes importantes.

Il y a l'enfant de 4-5 ans et ensuite, il y a le moment où tout se rejoue, vers le moment de la puberté, moment de l'adolescence, à 12-13 ans et on sait effectivement qu'**il y a tout un apprentissage de la resocialisation à refaire à l'adolescence.**

Rôle éminent de nos professeurs de collège, mais que certains mésestiment totalement. Ils continuent de poser comme un postulat le fait que l'élève sait se comporter dans le groupe de 15, 20, 30. Où l'apprend-il si ce n'est à l'école?

Et je crois que cette mission de socialisation est aujourd'hui une mission importante confiée à l'école.

En France en tout cas, nous savons combien dans les quartiers en grande difficulté, où nous ne pouvons pas demander aux enseignants de faire des prouesses dans le domaine des performances scolaires de jeunes qui sont parfois issus de milieux excessivement différents, ce qu'on leur demande, c'est d'apprendre à ces enfants, à ces adolescents, à vivre en société.

Et pour ce faire, quelles lignes pédagogiques découlent de cette analyse pour notre **enseignement catholique** où vous savez que nous avons un **modèle de société** qui est le **modèle de la fraternité? Quand on parle de formation, l'école catholique répond: tous appelés à réussir. Lorsque l'on parle de socialisation, l'école catholique répond: tous appelés à vivre en frères.**

Et c'est pour ça que l'école catholique joue un rôle si important pour l'Eglise. C'est le lieu où on apprend à des adolescents différents par leur niveau de performance scolaire, par leur appartenance culturelle, à vivre en frères.

C'est une des missions prioritaires de l'école catholique dans l'Eglise. Le lieu où l'élève, quel qu'il soit, quelle que soit sa confession religieuse, quelle que soit sa foi, quelle que soit sa culture,

ce lieu, où les éducateurs se référant à un projet évangélique disent: « *Nous créons une institution fondée sur le concept de fraternité, tous appelés à être frères* ».

Trois lignes pédagogiques découlent de cette analyse ...

Je crois que pour réussir sa mission de socialisation, l'école doit être à la fois sécurisante, responsabilisante et cohérente. Arrêtons-nous quelque peu sur ces trois lignes.

D'abord, l'école doit être une institution sécurisante.

Si je reprends l'exemple du petit enfant qui quitte pour la première fois l'univers familial et se retrouve largué sur une cour de récréation en école maternelle ou primaire, voici qu'il va être confronté à une situation d'angoisse, le voici confronté à l'agressivité de ses pairs, on sait que les petits enfants peuvent être agressifs entre eux, sans pouvoir se réfugier derrière les jupons de maman ou d'appeler papa à la rescousse.

Et il sera capable d'effectuer ce difficile apprentissage de la socialisation s'il existe pour lui un lieu, ce devrait être la famille, où il puisse raconter ses peurs et ses angoisses, où peut se développer un discours de ce style entre l'enfant et le père, le soir, l'enfant parlant de sa peur de Damien, le père disant: « *Mais enfin, qui c'est Damien pour qu'il te fasse peur comme ça?* »

« *C'est Damien Untel.* »

« *Comment le fils de Monsieur Untel fait peur à mon fils, moi je vauX autant que Monsieur Untel.* »

Et le gamin, le lendemain, sur le trajet de l'école, se repersuade qu'il est le fils de papa et qu'ils vont voir ce qu'ils vont voir.

Et on sait que lorsque manque ce lieu de sécurisation, l'enfant va continuellement vivre le rapport au monde sous l'angle de la menace et cela donnera à l'adolescence ces adolescents hyper-agressifs, capables uniquement d'établir une relation avec l'autre sous le mode de l'agressivité car il leur fait prévenir la menace.

Vingt années d'accompagnement d'adolescents en grande difficulté me montrent le plus souvent que ***l'adolescent le plus agressif, c'est toujours le moins sécurisé*** et que ***derrière le plus violent se cache toujours le plus tendre***, mais qui n'a eu aucun terrain pour développer cette graine de tendresse.

Sécuriser, c'est accepter l'enfant comme il est et non pas comme nous voudrions qu'il soit.

Sécuriser, c'est continuer de lui dire, quel que puisse être son comportement, qu'il a sa place, que bien sûr, il faudra le sanctionner, il sera amené à réparer les torts qu'il peut commettre aux autres, mais que sa place n'est pas menacée, que nous l'accueillons comme il est, avec ses richesses et ses défauts, avec les défauts de ses qualités et les qualités de ses défauts.

L'école catholique doit jouer ce rôle de sécurisation, un lieu où l'enfant se sent accueilli, accepté, écouté,

respecté. Et pour apprendre la socialisation, il faut aussi apprendre la responsabilisation.

Ensuite, l'école doit être une institution responsabilisante, un lieu où l'on éduque à la responsabilité.

Vous savez, le problème du mal-être de l'adolescence, c'est que cette période définit en fait une période sociale, c'est la période où le jeune se sent adulte sur le plan physiologique et enfant sur le plan social; bien sûr, c'est générateur de mal-être.

Lors de la grande enquête qui avait été effectuée auprès de tous les jeunes de France par le gouvernement Balladur, une des premières quêtes de la jeunesse, c'était: « *Prenez-nous au sérieux, prenez notre parole au sérieux* ».

Nous nous plaignons parfois que les jeunes entretiennent un rapport à l'école sous le registre de la consommation, ils viennent en consommateurs. Mais à partir du moment où nous ne leur donnons aucune responsabilité dans l'organisation de l'espace temps, que voulez-vous qu'ils fassent d'autre?

Vous-mêmes, adultes, tous les lieux que vous fréquentez où vous n'avez aucune responsabilité concernant l'organisation de l'espace temps, vous les fréquentez en consommateurs, vous ne pouvez faire que cela. On ne peut fréquenter un lieu en termes de se sentir responsable que lorsque l'on exerce de réelles responsabilités dans ce lieu.

Je me souviens d'une expérience menée alors que j'étais à la direction d'un foyer d'adolescents en grande difficulté, essentiellement confiés par les magistrats pour des affaires de délinquance grave. J'avais monté un conseil d'établissement composé moitié de jeunes, moitié d'adultes élus par le collège des jeunes ou par le collège des adultes.

J'étais toujours inquiet lorsque je prenais connaissance du résultat des élections chez les jeunes, doutant un peu de la qualité démocratique. Car je voyais les grandes gueules arriver et je soupçonnais que quelque pression ait pu être exercée auprès des camarades. En tout cas, j'entérinais ces élections. Mais c'est toujours avec beaucoup d'appréhension que j'animais un premier conseil d'établissement.

Mais je me rendais assez vite compte que lorsqu'on leur donnait de *réelles* responsabilités, et en particulier je faisais passer toute une partie de ma politique d'investissement dans ce conseil et c'était les jeunes qui étaient chargés eux-mêmes d'acheter les voitures du centre, ça fonctionnait. Je leur disais: « *J'ai une enveloppe de 75000 francs, maintenant, que ce soit une Fiat, une Citroën, une Peugeot, ça m'est égal, l'important, c'est d'avoir dans cette enveloppe la voiture qui peut le mieux correspondre aux besoins du centre* ».

Je les voyais aller mener leur enquête auprès des garagistes, se renseignant sur la cylindrée, sur le volume du coffre, sur la manière dont les banquettes se repliaient, c'était mieux fait que lorsque c'était mon économiste officiel qui s'en chargeait car, pour lui, cela dépendait essentiellement de la qualité relationnelle entre le représentant de commerce et lui et de ces petits cadeaux que Renault accordait: on n'allait pas quitter Renault, avec sa caisse de champagne que l'on recevait en fin d'année ...

Je m'apercevais que sur ce plan-là, les jeunes étaient capables d'exercer une responsabilité avec compétence et un sérieux plus important que celui de mon économiste professionnel.

Il doit y avoir de multiples occasions, si on veut casser ce rapport à l'école sous le style de la consommation, de les responsabiliser, bien sûr dans les domaines qui sont de la compétence du chef d'établissement, tous les domaines de l'enseignement vont y être liés par un certain nombre de circulaires, mais tout ce qui est le domaine de l'investissement, de l'aménagement, de ... je crois qu'il y a de multiples occasions de pouvoir responsabiliser les jeunes sur l'institution.

Et puis enfin, ***troisième ligne***, l'école doit être **une institution cohérente**.

Nous assistons aujourd'hui à une montée de la violence chez les jeunes qui, à mes yeux, est une manifestation de la crise du lien social. Cette violence, c'est un mode de relation qu'ils entretiennent; je crois qu'*il nous faut toujours appréhender la violence comme un mode de relation*.

Ce serait se tromper d'analyse que de penser que la violence serait seulement du côté du sujet, il y aurait une espèce d'instinct de violence qui ferait que certains seraient plus violents que d'autres, ou serait uniquement du côté de la situation sociale, ce serait la société qui serait 'agressogène'. Non, *la violence, c'est un dysfonctionnement de la relation entre l'individu et l'autre*, l'autre peut être l'objet, l'autre peut être l'autre individu, l'autre peut être le groupe.

Et il me semble qu'il nous faut *toujours entendre et analyser cette violence sous un triple mode*: c'est à la fois un *mode d'expression*, le jeune exprime son mal-être, derrière le plus violent se cache toujours le plus souffrant et très souvent, le jeune le plus violent, c'est celui qui n'est pas capable de mettre des mots sur ses émotions.

Je suis frappé par une dérive du langage des jeunes dans les quartiers que je fréquente; il y a une très faible part d'un langage émotif, quand le jeune exprimera ses sentiments, ce sera toujours dans un langage constatatif ou performatif, de « *il y a* » ou « *il faut faire* », mais rarement « *je suis* », « *je me sens triste* », « *je me sens en colère* »; il est incapable de mettre des mots sur les sentiments et on s'aperçoit qu'il y a toujours corrélation entre cette faiblesse d'expression de ses sentiments et ce niveau de la violence.

La violence est aussi un *mode de provocation*: « *j'existe* », et il vient nous provoquer.

Et puis, c'est enfin un *mode d'action* lorsqu'on désespère de la capacité de négocier.

J'ai effectué récemment beaucoup de travaux sur la violence car c'est devenu un sujet qui a fait la une des médias dans notre pays. J'ai participé ces derniers temps à beaucoup de missions, d'audit dans des collèges marqués par des phénomènes de violence importants et j'ai toujours établi un degré de corrélation entre le niveau d'écoute des élèves et le niveau de la violence et entre le niveau de cohérence de l'équipe adulte et le niveau de la violence.

Plus l'espace d'écoute est diminué et moins il y a de cohérence dans l'équipe, plus la violence est manifeste.

Et pour une institution scolaire, juguler la violence, c'est toujours ouvrir des lieux d'écoute et travailler à sa cohérence.

Car vous savez lorsque j'examine le parcours d'un jeune des quartiers que je fréquente, toutes ses journées, il les passe dans trois lieux: la famille, l'école et la rue. Et chaque jour, l'enfant consacre du temps dans la famille, dans l'école et dans la rue. Et voici qu'aujourd'hui, les adultes qui gèrent chacun de ces trois lieux passent leur temps à dénigrer les deux autres.

J'entends des enseignants qui ne font que dénigrer les parents: « *ils démissionnent* », et dénigrer la rue, source de toutes les mauvaises influences alors que c'est aussi un lieu de construction sociale. J'entends des parents qui dénigrent les enseignants: « *ils ne comprennent pas leur gamin* », heureusement qu'ils sont là pour le soutenir et qui vont aller se rebeller en défendant toujours le gamin puni et qui dénigrent la rue.

Et j'entends les jeunes grands frères qui tiennent la rue qui dénigrent l'école: « *de toute façon que tu bosses ou que tu ne bosses pas, tu te retrouves au chômage* » et qui dénigrent la famille: « *tes vieux, ils ne comprennent plus rien!* »

Nous faisons passer tous les jours nos gamins dans trois lieux où ils rencontrent constamment des adultes qui ne font que dénigrer les deux autres.

J'ai souvent cette conclusion: dans un tel système, soit on devient fou, soit on devient violent, ils deviennent

violents, c'est peut-être un signe de bonne santé! Ce constat nous appelle à de la cohérence.

L'école catholique a été pionnière sur le thème de la communauté éducative. Cette communauté éducative où l'enfant est placé au centre et où les deux partenaires privilégiés sont la famille et l'équipe éducative de l'institution scolaire. Ce concept a été largement repris, il me paraît tout à fait excellent.

Il s'agit que l'école assume sa mission d'éducation en partenariat avec la famille et c'est chaque fois qu'il y aura une grande cohérence entre les options familiales et les options de l'institution que le gamin s'y retrouvera le mieux.

Nous savons les risques majeurs que nous faisons courir à nos gamins lorsque nous leur faisons fréquenter des adultes devenus totalement incohérents. Et voilà pourquoi tout ce dialogue à mener avec les familles.

Il m'est arrivé souvent d'animer des débats entre parents et enseignants.

Au vu des conflits existants, je leur disais: « *Vous savez, ce qui me paraît à moi essentiel dans le dialogue parents-enseignants, c'est que d'emblée, l'enseignant se dise: je suis face à un bon parent et que le parent se dise: je suis face à un bon enseignant* », car nous savons tous que nous serons capables d'entendre une remarque, une critique ou un conseil à partir du moment où nous nous sentons acceptés et reconnus dans notre mission; cela vaut pour les parents, comme cela vaut pour les enseignants.

Favoriser le dialogue famille-institution scolaire, c'est toujours convertir ce regard qui permet d'accepter l'autre, là où il en est, et c'est en l'acceptant, là où il en est, qu'on arrivera à l'accompagner.

Cette communauté éducative, dans l'enseignement catholique, c'est l'image de la communauté ecclésiale; là encore, c'est un des fondements de notre école catholique, que ***tous ceux qui accompagnent l'enfant sur ce chemin éducatif sont frères.***

Ce rapport de frères qui nous est demandé d'avoir avec les parents, ce n'est pas un rapport de spécialiste à non-spécialiste, pas un rapport de compétent à non-compétent, mais un rapport de frères engagés dans un parcours éducatif auprès de l'enfant.

III. Le défi de la signification.

Je démarrerai avec une citation que j'emprunte à Marguerite Lena:

« De même que le meilleur artiste chrétien n'est pas nécessairement celui qui peint des tableaux à sujet religieux, ou qui chante dans les églises, mais celui qui expose son art, et d'abord son regard, à la lumière de Dieu diffuse sur les formes du monde, de même l'éducation n'est pas chrétienne parce qu'elle concerne des baptisés ou privilégie les occasions d'enseignement

religieux. Elle l'est d'abord, parce qu'elle se veut et se rend attentive et accueillante à cette vocation entière de l'homme, que Dieu appelle par son nom, et parce qu'elle y répond pour sa part selon la tâche qui lui est propre ».

Ceci signifie que **la dimension pastorale de l'activité éducative traverse l'ensemble de l'activité d'une institution catholique.**

Parler de la dimension pastorale d'une institution catholique, ce n'est pas seulement parler de l'enseignement religieux, c'est parler d'une dimension qui traverse l'ensemble de l'institution.

Je voudrais commencer par trois remarques préliminaires ...

La première, c'est que, **dans le vocable chrétien, éducation et pastorale ont la même référence**, c'est le chapitre 10 de Saint Jean.

Dans ce chapitre apparaît pour la seule fois dans l'Évangile le mot éduquer.

Je suis obligé de prendre la traduction de la Vulgate: « *Vocat nominatim et educit eas* »: il les appelle par leur nom et **il les fait sortir**, littéralement, **il les éduque**.

Ces brebis qui sont bien au chaud dans l'univers fusionnel et chaleureux de la bergerie voici que le pasteur, qui est celui qui confère une identité propre de sujet à chacune, les aide à sortir de l'univers fusionnel pour pouvoir aller librement sur le pâturage.

Eduquer, c'est faire sortir du monde fusionnel de l'enfance pour aider le jeune à accéder à un statut de sujet, doué d'une parole propre, alors que « *infans* » en latin signifie « *celui qui ne parle pas* », sujet doué d'une parole propre, capable de prendre sa place dans la société des hommes. Et **éduquer, c'est accompagner sur cet itinéraire de sortie en conférant une identité propre de sujet.**

Voilà pourquoi on se trompe lorsque l'on caricature l'Évangile du Bon Pasteur avec un berger et derrière, un troupeau de brebis qui suit en bêlant. L'image évangélique y est juste à l'opposé. Le Bon Pasteur, c'est celui qui fait sortir la brebis de l'aspect fusionnel de la bergerie et qui lui permet d'aller et venir librement sur le pâturage.

Et voilà pourquoi, bon nombre de congrégations éducatives, la mienne en particulier, je suis salésien de Don Bosco, ont choisi comme référence évangélique la figure du Bon Pasteur. **Le pasteur, dans l'Évangile, c'est l'éducateur.**

Et, dans l'école catholique, éducation et pastorale se mêlent. **Toutes les activités éducatives ont une dimension pastorale, toutes les activités pastorales ont une dimension éducative.** Dans la tradition des disciples de Jean Bosco, on résume ce principe par notre slogan: **éduquer en évangélisant et évangéliser en éduquant.** L'école catholique, c'est ce lieu où on éduque en évangélisant et où on évangélise en éduquant.

Deuxième remarque ... J'aime la **langue française qui confère au mot sens une triple acception.**

Il y a tout d'abord le mot sens comme **sensation**, cette sensation qu'éprouve le marcheur qui sillonne une plage, cette sensation du sable sous ses pieds, donner sens, c'est d'abord **apprendre à**

cheminer, la vie va avoir du sens lorsqu'elle est avancée, lorsqu'on a cette impression de mettre un pied devant l'autre, de ne pas être enfermé, aliéné dans une situation où on ne peut plus exercer de liberté à aucun degré.

Donner du sens, c'est apprendre à cheminer, à éprouver cette sensation du bonheur de marcher, du bonheur d'avancer.

Deuxième acception du mot sens, c'est le mot **direction**. Vous savez, les jeunes nomment « galère » un trajet sans sens, cette errance dans certains quartiers en difficulté.

Ce qui diffère la galère d'un chemin de sens, c'est cette direction, c'est **avancer vers**.

Et vous savez que ceux d'entre vous qui exercent la fonction de direction, ce sont ceux qui sont garants du cap, c'est cela diriger, c'est être garant du sens que l'on donne à la marche de l'ensemble. Et on retrouve cette notion de projet; **le projet, c'est ce qui met en route dans un sens**.

Donc, nous avons cette deuxième acception qui est cette direction, avancer vers.

Et puis, troisième acception, c'est celle de **signification, donner du sens**. Et lorsque l'on éprouve la sensation de marcher dans la bonne direction, cela donne du sens à sa vie.

Rappelons-nous Jean 14: « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* »; on retrouve ces trois acceptions: **le chemin**, se mettre en chemin; **la vérité**, dans le langage évangélique, la vérité, c'est comme l'amour, on n'a pas l'amour, on fait l'amour, on n'a pas la vérité, on fait la vérité, « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière* » (Jean 8), la vérité, c'est quelque chose de dynamique, ce n'est pas quelque chose de statique; et **la vie**, ça va donner du sens à cette vie, une vie signifiante.

Donc **lorsque nous disons que l'école catholique doit aider les jeunes à construire du sens, c'est leur apprendre à se mettre en route, leur donner ces repères qui balisent un chemin et leur apprendre ainsi, dans cette marche, à trouver du sens.**

Troisième remarque préliminaire: je souhaiterais **placer cette réflexion sous le signe de la croix**, signe qui a été retenu par tous les chrétiens.

La croix, c'est d'abord cette **dimension verticale**, qui évoque la **dimension de la transcendance**, cette manière de se poser la question du sens, lorsque nous nous trouvons seul face à un paysage merveilleux, nous découvrons l'horizon, nous regardons la mouvance de la mer, cette créature qui s'interroge devant le mystère de la création.

Le deuxième bras de la croix, c'est la **dimension horizontale**, celle qui relie les hommes entre eux, la **dimension de la solidarité**, le sens qui va se trouver dans l'amitié partagée, dans la relation constructrice.

Et lorsque le chrétien est appelé à faire le signe de la croix, voici qu'il croise les deux bras de la croix à hauteur de son cœur manifestant ainsi que celui qu'il est tenté de chercher dans l'au-delà de tout habite peut-être plus simplement son cœur. La **troisième dimension de la croix**, c'est **celle de la profondeur**, celle du croisement, cette recherche du sens lorsque le jeune fait silence et laisse son cœur palpiter à la vie.

On retrouve ainsi l'architecture de nos cathédrales. Lorsque vous entrez dans une cathédrale par le portail de la nef, vous êtes saisis par cet élan qui fait la dimension de la verticalité; lorsque vous rentrez par un porche latéral, les deux rosaces se répondent, vous avez toujours envie de regarder ce qui se passe derrière vous, qui revient en écho, c'est la dimension de l'horizontalité. Et très

souvent, les deux lignes se croisent au-dessus de la crypte qui est en soubassement de l'autel, c'est cette dimension de la profondeur.

Le chemin de sens pour les chrétiens a toujours cette triple dimension de la transcendance, de la solidarité et de la profondeur.

Je crois que l'école catholique aide les jeunes à construire du sens lorsqu'elle les ouvre à l'émerveillement, lorsqu'elle les ouvre à la solidarité et lorsqu'elle les ouvre à la profondeur.

L'ouverture à l'émerveillement ...

Apprenons à nos enfants, à nos adolescents à s'émerveiller devant ce monde qu'ils découvrent. Ne nous laissons pas envahir par le discours toujours négatif des médias où la seule information qui vaille est toujours l'information catastrophique.

Lorsque je jette un regard sur les quartiers en difficulté de mon pays, il y a chaque matin, tous les facteurs réunis pour qu'ils explosent; s'ils n'explosent pas chaque matin, c'est à cause du travail extraordinaire mené par ces associations de quartier, par ces associations d'habitants, par ces travailleurs sociaux, par ces enseignants; cela ne fait jamais la Une de l'actualité, et pourtant, c'est l'exceptionnel, c'est que des quartiers où il y a une telle concentration d'étrangers, de jeunes, de chômeurs, n'explosent pas tous les matins.

Mais lorsque, de manière un peu exceptionnelle, ils se mettent à exploser, alors, ils font la Une des médias. Et toute l'image qu'ils vont sécréter à travers l'opinion publique est cette image si négative qui les dessert si considérablement.

Je crois que sans mésestimer le poids des difficultés, ***l'école, c'est ce lieu où l'enfant va s'émerveiller, s'émerveiller devant la beauté de la littérature, s'émerveiller de la beauté de telle recherche dans le domaine scientifique*** et méfions-nous, sans tomber dans les illusions du scientisme, d'un progrès qui serait synonyme de bien, nous savons que nous sommes sortis de ce regard sur la science, mais méfions-nous à l'opposé de ne plus être capables de nous émerveiller devant tous les prodiges de l'homme qui approfondit d'année en année sa connaissance de la création, de la nature, des mécanismes qui régissent les groupes.

L'école doit être ce lieu de l'apprentissage de l'émerveillement.

Et je dirais qu'il est criminel, lorsqu'on occupe une fonction éducative, de parler du monde aux jeunes sous le mode: « *Hier c'était beau, aujourd'hui c'est difficile, demain, c'est la catastrophe!* » Comment pouvons-nous aider des jeunes à prendre une place active dans la société de demain si notre génération ne projette sur demain que des images négatives?

J'ai été très étonné, lors d'une participation à un colloque organisé par le B.I.C.E., de la prise de connaissance des résultats de toute une enquête effectuée par Bayard-Presses auprès des 8-12 ans sous le thème d'un concours de dessin, il est vrai que l'enfant exprime le mieux ce qu'il ressent par le dessin.

Ce concours était orienté sur le thème de demain, les trois premières images qui étaient dessinées par les enfants reflétaient la peur de la pollution, la peur du chômage et la peur de la guerre. Ce ne sont pas des goûts d'enfants, c'est le reflet des discours d'adultes qu'ils entendent.

Comment cette génération d'enfants et d'adolescents va-t-elle encore être capable de s'émerveiller devant la beauté du monde et la beauté de l'homme si nous ne savons plus leur parler de demain que sous l'angle de l'angoisse et de la peur?

Il est vrai que nous vivons ces incertitudes avec leur pesanteur d'angoisse, mais je crois que ***lorsque nous sommes en responsabilité éducative, nous n'avons pas le droit***, pour reprendre une expression de Don Bosco, ***de gémir sur notre temps***. Vous savez, dans les Constitutions des religieux salésiens de Don Bosco, cette phrase apparaît en gros: ***Le Salésien ne gémit jamais sur son temps***.

On ne peut pas exercer une fonction éducative lorsque l'on est soi-même dans une dynamique de gémissement. Sachons aider les jeunes à discerner, dans tous les outils de progrès, ce qui peut être une utilisation mauvaise ou une utilisation bonne.

Je ferai une petite parenthèse.

J'entends parfois des parents, des enseignants nous dire: « *Tout ça, c'est la faute à la télévision* ». La télévision, c'est un outil, un outil qui fonctionne avec des règles précises, celles de l'audimat et on sait en France que même une grande vedette de l'écran, si elle n'a pas un audimat correct, son émission est déprogrammée au bout de trois fois. Autrement dit, si l'on se plaint qu'il y a trop de violence à la télévision, il suffit d'éteindre son poste et ces émissions ne seront plus programmées.

Je me souviens du discours d'une institutrice qui était venue me dire son effarement, elle avait regardé un film, « *C'est épouvantable, et vous vous rendez compte, à une heure de grande écoute* »

...

Je lui dis « *Mais madame, pourquoi vous n'avez pas éteint?* »

Si vous pensez cela et si vous éteignez, croyez-moi si vous êtes nombreux à être dans cette dynamique, on changera d'émissions.

Toujours cette volonté de transformer l'outil en cause. La télévision, ça peut être un formidable outil au service d'une communication, au service d'une connaissance du monde, ça peut être aussi un outil utilisé de manière perverse et qui va effectivement développé l'image de la bête plutôt que l'image de l'homme.

Mais méfions-nous de ces « *C'est la faute à ...* », de transformer de manière manichéenne l'outil en un vecteur et apprenons toujours à nos enfants de se servir dans le bon sens, celui de la construction de la relation, de tous ces outils que le progrès nous donne.

En tout cas ***l'école, c'est le lieu où l'enfant doit goûter le plaisir d'apprendre***. L'enfant est naturellement curieux.

Regardons ce petit bambin qui à quatre pattes découvre le monde. Écoutons cet enfant de quatre ans et les merveilles de tout son questionnement sur « *Pourquoi le ciel est bleu, qu'est-ce qui fait voler l'avion? etc...* » et ***ne faisons pas de notre institution scolaire un éteignoir de ce plaisir naturel d'apprendre et de découvrir le monde***.

Et puis, nous chrétiens, cette dimension de la verticalité, cette dimension de la transcendance, nous la vivons dans un rapport de filiation, c'est ce premier chemin de rencontre de Dieu qui s'offre à nous dans cette dimension de la relation du fils à son père. L'enfant qui s'émerveille devant tout ce qui lui a été donné.

Deuxième dimension de la croix, la dimension horizontale.

L'ouverture à la solidarité ...

Sachons réécouter la pertinence de cette Bonne Nouvelle pour notre temps. Je n'ai pas le temps de me lancer dans un long commentaire de cette Bonne Nouvelle, je me souviendrai seulement de la réflexion d'un de mes professeurs de français lorsque j'étais en fin de secondaire et qui nous disait: « *Vous savez, lorsque vous faites une dissertation, soignez particulièrement l'introduction et la conclusion. L'introduction, il faut que le sujet soit clairement posé, et puis la conclusion, il faut que vous donniez quelques directions à votre lecteur, qu'il se sente transformé par la lecture. Dans tous les développements, vous savez, pensez au correcteur qui se trouve face à une pile de copies et si vraiment vous avez une ou deux perles à placer, autant les mettre soit au début, soit à la fin* ».

Alors en espérant que ce professeur de français ait dit vrai, je vais appliquer ce schéma à une lecture du discours de Jésus. Je le prendrai chez Matthieu et je ne commenterai devant vous que le premier verset de son discours et le dernier.

Le premier « **Heureux ceux qui ont une âme de pauvre** ». Autrement dit, **heureux ceux qui manquent**.

Alors que nous vivons dans un monde qui veut nous faire croire que le bonheur vient de tout ce qu'on possède, argent, diplôme, résidence secondaire, voiture de sport, voici effectivement que la parole neuve qui surgit de l'Évangile, c'est *heureux celui qui manque*, parce que, dans l'Évangile, le secret du bonheur ne vient pas de ce que l'on possède, mais de ce que l'on échange et qu'il n'y a en fait que deux catégories d'hommes et de femmes.

Il y a ceux qui mettent le bonheur dans ce qu'ils possèdent. Malheureusement ce bonheur-là perd sens face à l'épreuve de la mort. A quoi sert au paysan d'avoir construit un grenier, un deuxième, un troisième si la mort vient l'emporter?

Et il y a ceux qui mettent leur bonheur dans ce qu'ils échangent, dans ce qu'ils donnent et ce qu'ils reçoivent, ceux-là sont traversés par l'espérance pascalle qui fait que les relations tissées du vivant ne sont pas brisées par la mort.

Et **seul le manque peut permettre l'échange**. Voilà pourquoi celui qui manque est proclamé heureux car il est tout à fait prêt à entrer dans la dynamique d'échange. Alors que celui qui est riche, au sens biblique du terme, c'est celui qui peut se suffire à lui-même, malheureux est-il puisqu'il n'a pas besoin d'entrer dans une relation d'échange et que seules les relations d'échange conduisent au bonheur.

Et l'attitude qui découle des béatitudes, c'est bien sûr celle du partage, *heureux les artisans de justice, heureux les bâtisseurs de paix*, le partage qui est l'idée forte de cette dimension horizontale de la croix, le partage qui est la solution à tous nos problèmes.

Lorsque $\frac{3}{4}$ de la population d'une planète doit se satisfaire de 25% des richesses pendant que $\frac{1}{4}$ de la population consomme 75%, on comprend que le problème d'immigration n'est pas un problème d'hermétisme des frontières mais un problème de développement Nord-Sud plus harmonieux.

Et je n'arrive pas à comprendre pourquoi on parle à nos jeunes de la mondialisation comme d'une catastrophe. C'est une chance de retrouver un développement harmonieux du Nord et du Sud, même si effectivement il faut dénoncer des excès qui seraient uniquement basés sur une rentabilité plus grande.

Vous connaissez la dernière enquête de l'ONU, les 387 familles les plus riches de la planète détiennent autant de richesses que les 2,5 milliards d'individus les plus pauvres. On sait effectivement que si on continue sur cette voie, on ne va pas construire une terre de justice et de paix.

Le partage, ***apprendre aux jeunes le bonheur dans le partage.***

Conséquences pour l'école: je dirais qu'***une école qui se prétend catholique est une école qui développe le rapport au savoir sous l'angle du partage et non pas sous l'angle de l'accumulation personnelle pour la réussite dans une compétition ultime.***

Je me souviens d'une expérience que j'avais menée lorsque j'étais enseignant, j'ai été enseignant au tout début de ma carrière de salésien, j'enseignais les mathématiques.

J'avais réparti ma classe en six équipes de cinq. On faisait ce qui s'appelait des travaux pratiques de mathématiques, j'inscrivais au tableau une sorte de jeu de l'oie, les équipes jouaient, tombaient sur une case et chaque fois avaient un petit exercice à résoudre. J'interrogeais ensuite au hasard un jeune de l'équipe et je notais toute l'équipe sur la prestation du jeune interrogé au hasard.

Ce qui devait arriver arriva.

J'interroge un jeune, il ne me sort rien de juste, je mets 2 à toute l'équipe. Dans l'équipe, il y avait le plus fort de la classe en mathématiques, moyenne de 17. Je le vois qui se lève, blême, qu'il m'agresse verbalement, alors que d'habitude il était vraiment d'une très grande docilité, gentillesse à mon égard avec un retentissant: « *Mais Monsieur, vous n'avez pas le droit* ».

Je le regarde surpris, il me dit: « *Oui, moi je sais faire l'exercice, d'ailleurs je peux vous le montrer tout de suite* ».

Je dis: « *Je ne te le demande pas* ».

Il dit: « *Je ne vois pas pourquoi vous me mettez 2 puisque je sais le faire* ».

Et je lui réponds: « *Mais à quoi ça te sert de savoir le faire si tu n'es pas capable de le transmettre, ça ne sert à rien, j'en ai rien à foutre que tu saches si tu n'es pas capable de le transmettre. A quoi ça sert à un ingénieur de trouver un procédé s'il n'est pas capable de le transmettre au technicien, à quoi ça sert à un écrivain d'écrire un bouquin si ce n'est pas pour le vendre en librairie? Le savoir n'a de sens que dans sa transmission* ».

Les parents ont porté plainte contre l'enseignant que j'étais; j'ai été convoqué chez le directeur de l'établissement, un sage. J'ai maintenu mes arguments, finalement ma note a été maintenue avec un coefficient de 0,025.

Mais au-delà, ***apprendre aux jeunes que le savoir est fait pour être transmis, que le savoir n'est pas fait pour être accumulé, que construire le monde de demain c'est construire un monde où le savoir circule.***

Et si vous, enseignants, vous avez choisi votre métier, je l'espère en tout cas pour vous, parce que vous aviez découvert qu'il y avait un réel plaisir à transmettre du savoir, sachez que votre mission essentielle n'est pas de transmettre un savoir mais de transmettre le plaisir qu'il y a à transmettre le savoir. C'est votre mission essentielle. Transmettre très vite à tous vos élèves le plaisir qui existe à transmettre le savoir car le savoir trouve son sens, d'un point de vue évangélique, dans cette notion de partage. *Heureux ceux qui partagent.*

Et puis, dernier verset, juste avant le démarrage de la passion, dernier verset qui clôture le discours: « *Ce que vous faites aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites* ».

Cette solidarité à laquelle Jésus nous appelle, voici qu'elle donne du sens aux gestes effectués à l'égard de celui qui est le plus en difficulté. Et ***toute notre pédagogie doit toujours être orientée vers celui qui est le plus en difficulté.***

Encore une anecdote personnelle.

J'ai eu la chance de devenir bon en mathématiques grâce à d'excellents enseignants. Mais je pense que je suis devenu excellent au moment où l'école n'a plus fonctionné.

C'était mai 68, grève générale. Et le directeur, très forte personnalité de l'école catholique où j'étais inscrit, avait cependant écrit une lettre circulaire aux parents, disant qu'il ne se déroberait pas si les parents n'avaient aucune autre solution que de continuer à confier leur enfant à l'école, même si elle ne fonctionnait plus.

Et il y avait deux catégories d'enfants qui fréquentaient alors l'école, des enfants plutôt en difficulté, de parents qui estimaient avoir payé l'école pour le trimestre et donc, qu'ils se démerdent, et puis quelques enfants de mon style, où, dans la famille Petitclerc, par rapport à la déroute que générait 68, nous n'avons rien modifié à l'emploi du temps de la famille, c'est-à-dire qu'on se levait à la même heure, on partait à l'école à la même heure, qu'il y ait école ou non, ce n'est pas un problème, mais tout se faisait comme si. Et c'était notre défense de provinciaux, nous fonctionnions comme si tout fonctionnait. Et que même si rien ne fonctionnait, la famille continuerait de fonctionner comme si.

Et ce directeur nous accueille en disant: « *Mais qu'est-ce que je vais faire de vous? Je ne vais pas transformer l'école en centre aéré, il n'y a même pas de jeux sur les cours et puis l'école est un lieu de transmission du savoir. Mais ceux d'entre vous qui connaissent le programme pourraient le faire répéter à ceux qui sont en difficulté parce que pour les brillants élèves, le fait que l'école ne fonctionne pas pendant un mois, c'est pas un problème, mais pour ceux qui sont en difficulté, c'est quand même difficile* ».

Et voici qu'à quinze ans j'ai ainsi eu l'occasion de devenir enseignant de mes camarades en difficulté, souvent plus âgés que moi. Pour la première fois, je me suis remis à ouvrir les bouquins de math; avant, je ne les ouvrais pas, j'avais d'excellents professeurs, je comprenais, je retenais, je n'avais pas besoin de beaucoup travailler. Et là, je réouvrais le livre, non pas pour savoir, je savais déjà, mais pour savoir comment les auteurs s'y prenaient pour transmettre le savoir.

Et vous savez tous, vous enseignants, qu'une chose est de savoir, qu'autre chose est de maîtriser le savoir pour être capable de le transmettre. Autrement dit, ***on ne pénalise jamais les bons élèves en leur donnant la chance de s'occuper des moins bons, au contraire, on les aide à devenir meilleurs.***

Et je rêverais d'une école beaucoup plus interactive où l'élève en difficulté est vécu comme une chance pour le groupe et non pas comme un poids, une chance de permettre à d'autres élèves d'être dans le statut de transmetteurs de savoir car on sait que parfois des élèves du même âge trouveront mieux les mots et comprendront mieux la problématique de l'élève en difficulté qu'un ancien bon élève devenu enseignant.

Vous savez, ***toutes les innovations en matière de pédagogie se sont effectuées grâce aux jeunes en difficulté.***

Lorsque l'école catholique a été inventée, c'était à cause de ce défi lancé par un certain nombre de chrétiennes, de chrétiens, de se dire que tout jeune est accessible au savoir et que si on constate que ça ne fonctionne pas, il nous faut alors changer le mode de transmission du savoir.

Et à une époque où en France tout l'enseignement se faisait en latin, et donc où tous les jeunes des campagnes étaient exclus, et bien, des prêtres, des soeurs ont ouvert des petites écoles en campagne, où on a inventé un mode de transmission du savoir en français.

Et toutes les découvertes pédagogiques qui ont été faites l'ont toujours été grâce à ceux qui ne s'y retrouvaient plus dans la seule répétition des modes anciens de transmission du savoir; et ensuite ces modes inventés ont toujours été tellement pertinents que les classes aisées les ont assez vite récupérés.

Une école qui se dit catholique, c'est une école qui place toujours au centre celui qui a le plus de difficultés, en estimant qu'il s'agit toujours d'une chance pour l'institution.

Vous connaissez l'histoire de Saint-Laurent, diacre du troisième siècle, archi-intendant des finances du diocèse de Rome et qui fut arrêté par l'empereur.

L'empereur, tout heureux de faire main basse sur celui qui détenait toutes les finances de l'Eglise, le somma de ramener tous les trésors de l'Eglise sur un char. Et Laurent, avec un brin d'humour lui dit: « *Ecoutez, mon empereur, comme l'Eglise est riche, un char n'y suffira pas* ».

Et voici que l'empereur le met à la tête d'un cortège de 10 chars. Il sillonne les routes de la ville éternelle, fait monter à bord tout ce que la ville compte de boiteux, de pauvres, d'indigents, de sourds, d'aveugles et revient avec cette phrase célèbre: « *Les trésors de l'Eglise, ce ne sont ni ses cathédrales ni ses ciboires, ce sont ses pauvres* ».

Chaque fois qu'il m'est donné d'intervenir auprès des instances de l'enseignement catholique français, je dis toujours que les trésors de l'école catholique, ce ne sont pas ses élèves de classes préparatoires, ce sont ses élèves en difficulté, car ce sont toujours eux qui sont capables de la faire progresser sur le plan pédagogique.

Je sais pour ma part combien j'ai progressé dans mon art éducatif grâce à ces adolescents rebelles accueillis au foyer et qui étaient complètement rebelles par rapport à mes premières approches, disant: « *De toute façon, ça ne servira à rien, ce sont ces juges qui veulent que je sois là* ».

Et c'est toujours avec les jeunes qui sont rebelles à nos projets que nous progressons dans notre art pédagogique. Ce sont toujours les élèves en difficulté qui font progresser les enseignants. S'ils n'ont que des bons élèves, ils ne se remettront jamais en cause, ils ne feront que répéter les cours et répéter les modes de transmission qu'ils ont appris. C'est chaque fois qu'un enseignant commence à être en difficulté grâce à un élève de la classe qu'il va être capable effectivement de remettre en cause son mécanisme de transmission du savoir, de développer des trésors de créativité pour attirer l'attention de ce jeune, de développer des trésors d'imagination pour développer de nouvelles méthodes.

Ce sont toujours les élèves en difficulté qui font progresser notre institution sur le plan pédagogique, sinon notre institution n'est apte qu'à répéter les modes du passé. Là, je crois que nous touchons ***deux des dimensions qui devraient être spécifiques de l'école catholique, vivre le rapport au savoir sous l'angle du partage et vivre l'élève en difficulté comme une chance pour l'institution.***

Et personnellement, je ne vois pas pourquoi on pourrait affubler le mot enseignement du qualificatif catholique si on ne partage pas ces deux convictions de fond puisqu'elles me paraissent éminemment centrales dans cette Bonne Nouvelle du Christ.

Et nous, chrétiens, cette dimension de la solidarité, cette dimension horizontale de la croix, nous la vivons dans le registre de la fraternité, tous appelés à être frères. Et c'est vrai que **dans l'Évangile, il y a adéquation de la profession de foi en un Dieu Père et de l'acte de solidarité avec le frère.** C'est le même amour. **Dire Dieu est Père, c'est considérer l'autre comme un frère.**

Bien évidemment, considérer le bon élève qui partage ma culture, issu d'une famille dont les parents appartiennent à mon réseau, ça, c'est facile, les païens en font autant. Par contre, nouer une relation de fraternité avec celui qui est montré du doigt par la société des hommes, qui est écarté, qui est exclu, qui est rejeté, cela devient signifiant de ma foi en un Dieu Père.

Voilà pourquoi Christ nous parle de sa présence au cœur de l'exclu et le récit du jugement dernier, c'est un catalogue de toutes les exclusions, exclusion par la misère, la faim, par l'apparence sociale, la nudité, exclusion par rapport à la liberté, le prisonnier, exclusion par rapport à la race, la nation, l'étranger; et Jésus de dire que celui qui sait effectivement poser l'acte de fraternité à l'égard de celui qui est le plus loin, cela devient signifiant de sa foi en un Dieu Père de tous les hommes.

Et c'est ainsi que l'école catholique est appelée à lutter contre l'exclusion.

Enfin, troisième dimension.

La dimension de la profondeur ...

« *Vous êtes le temple de l'Esprit* », dit Paul dans une célèbre épître.

Chaque enfant confié est le temple de l'Esprit. Voilà ce qui est au cœur de toute cette notion de respect à son égard.

Dans l'école catholique, tout projet pédagogique doit s'articuler sur cette notion fondamentale du respect de l'enfant confié et de même que le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, l'institution scolaire est faite pour l'enfant et non pas l'enfant pour l'institution scolaire.

Je trouve complètement étonnant parfois d'entendre cette réflexion que j'ai entendue auprès de directeurs d'établissements élitistes appartenant à l'enseignement catholique: « *Cet enfant n'a pas le profil de mon institution* ». Comme quoi ce serait l'institution qui déterminerait le profil des jeunes accueillis.

Non, là, on fait fausse route. L'institution, c'est toujours celle qui se met au service de l'enfant accueilli.

Et rappelons-nous que, ***dans l'Évangile, la notion d'autorité et de pouvoir est toujours liée à la notion de service.***

Si vous voulez avoir de l'autorité sur un enfant, mettez-vous à son service, c'est ainsi que nous pourrions décliner ces merveilleux versets de l'Évangile sur l'exercice du pouvoir dans la communauté des chrétiens. Chaque jeune est habité par l'Esprit. Tout au long de la Bible, l'Esprit a un double rôle, ***l'Esprit, c'est toujours celui qui unit dans la différence.***

Si je reprends le rôle de l'Esprit dans la création, l'Esprit qui planait sur les eaux, il va y avoir cette différenciation entre la terre, l'eau, le ciel et puis cette unité du monde créé. Ou à la

Pentecôte, c'est toutes ces différences de langues mais qui se comprennent. Le rôle de l'Esprit, c'est toujours d'unir dans le respect des différences.

Voilà pourquoi ***une éducation fondée sur l'Esprit prescrit deux interdits***, et deux interdits qui, à mes yeux, doivent être au coeur de toute relation pédagogique, c'est l'interdit de l'indifférence et l'interdit de l'indifférenciation. Ce sont les deux tentations.

L'interdit de l'indifférenciation, cette volonté de fusionner avec l'enfant, et nous savons bien, et toute l'actualité lourde de ces temps nous le rappelle, que le corps de l'enfant doit être respecté, qu'***une certaine distance doit toujours être maintenue si le sujet veut accéder à sa liberté de sujet***, qu'il nous faut toujours faire attention à ne pas fusionner avec lui, à l'enfermer dans notre désir, à le transformer comme objet du désir de l'adulte et bien sûr, condamnons fortement ces attitudes pédophiles qui vont mettre en danger l'épanouissement de l'enfant comme sujet; mais songeons aussi que nous devons avoir toujours en tête que même dans une relation non corporelle, il peut y avoir toujours ce désir pédophilique d'enfermer l'enfant comme objet du désir de l'enseignant ou de l'éducateur ... une éducation fondée sur l'Esprit, celui effectivement qui différencie.

Méfions-nous de ces enseignants qui jouent aux copains, ou de ces éducateurs qui jouent aux grands frères. Souvent avec une pointe d'humour pour un collègue, je dis que je ne suis pas de ceux qui croient qu'il faille porter un blouson noir pour parler aux blousons noirs, qu'il faille consommer des produits toxiques pour accompagner les toxicomanes, qu'il faille se suicider pour accompagner les suicidaires.

Les jeunes n'ont pas besoin d'adultes qui viennent refléter leur mode de vie. Ils ont besoin d'adultes qui sont capables de témoigner de leurs valeurs ... interdit de l'indifférenciation.

Mais à l'inverse, **l'interdit de l'indifférence** qui peut guetter un certain nombre d'enseignants qui vont se réfugier dans un professionnalisme poussé à l'extrême où effectivement, on devient complètement indifférent à celui qui reçoit l'enseignement.

Rappelons-nous qu'une relation pédagogique, ça fonctionne toujours avec deux termes et rappelons-nous que pour transmettre, tous les techniciens vous le diront, il faut aussi se préoccuper de la qualité du récepteur. L'enseignant, ce n'est pas qu'un rôle d'émetteur. Je connais des enseignants qui jouent uniquement un rôle d'émetteur. Je vous fais un beau cours, qu'il soit suivi ou pas suivi, c'est pas mon problème, de toute façon, c'est la faute à la société, à la famille, à la télévision.

L'enseignant, c'est celui qui est responsable d'une relation de transmission d'un savoir. Et donc, il lui faut être à la fois soucieux d'entretenir l'émetteur, ça, c'est la qualité de son cours, mais attentif aussi au récepteur et là, c'est son intérêt pour l'élève.

Donc, cette éducation fondée selon l'Esprit, cette éducation doit toujours se vivre dans le respect de la différence et l'interdit de l'indifférence.

Je dis souvent que ***l'art pédagogique consiste toujours à trouver le point qui est à la fois de bonne distance et de bonne proximité avec le jeune***, ce point-là, suffisamment distant pour que je ne l'enferme pas dans mon désir et suffisamment proche pour que je ne lui paraisse pas indifférent.

Et ce qui est difficile, c'est que ce point n'est pas le même pour tous.

Je sais pour ma part et j'ai découvert que parfois le fait de poser ma main sur l'épaule d'un garçon pourra être reçu par l'un comme signe d'une attention que je lui porte mais pourra être reçu par

l'autre, qui a été victimes d'abus sexuels pendant l'enfance, comme un désir où je veux me saisir de son corps et il se rebellera vivement. C'est le même geste, mais il n'aura pas la même portée. C'est avec chacun en fait qu'il faut être capable de trouver ce point de bonne distance et de bonne proximité et tout l'art pédagogique est lié à la découverte de ce point. Les questions qui sont toujours à se poser: suis-je trop proche, suis-je trop distant? L'élève, l'enfant, l'adolescent, temple de l'Esprit.

Maintenant, je voudrais conclure sur ce thème.

Nous nous préoccupons beaucoup ces temps-ci de « *comment dire Dieu aux jeunes, comment leur parler de Dieu, comment mettre en oeuvre un projet pastoral?* »

Mais une question que nous avons préalablement à nous poser, c'est: ***savons-nous écouter Dieu nous parlant au travers des jeunes qu'il nous confie?***

Dieu s'est toujours servi des enfants, des jeunes pour parler aux hommes: Moïse, le nouveau-né abandonné et sauvé, qui va mettre en oeuvre le projet de Dieu sur son peuple; Samuel, l'enfant écarté, qui va être promu; David, l'enfant rejeté, rouquin et qui va être choisi. Et Dieu nous parle au travers de tous ces enfants mis à l'écart par la société des hommes, c'est la caractéristique commune de Moïse, de Samuel et de David, et choisis par Dieu pour être ses prophètes.

Et puis, dans l'Evangile, Jésus, dans sa rencontre avec les enfants ... c'est étonnant ce texte!

Il est spécifique à notre religion chrétienne, on ne voit pas beaucoup, dans d'autres courants religieux, le fondateur du courant en dialogue avec des enfants.

Devant tous ces adultes qui veulent écarter les enfants parce qu'ils dérangent, qu'ils empêchent d'être sérieux, voici que Jésus met les enfants au centre, obligeant les adultes à s'écarter.

Eduquer, c'est d'abord savoir faire de la place à l'enfant.

Et pour tous ces adultes qui s'érigent en modèle pour leurs enfants, voici que Jésus renverse le propos et leur propose de prendre les enfants comme modèles.

L'Evangile nous dit, c'est le verset de la fin qui clôture la rencontre, il les bénit, il les embrasse et leur impose les mains.

Là je crois que nous avons les trois piliers de toute pédagogie d'inspiration évangélique: ***bénir***, c'est-à-dire dire du bien, le contraire de maudire, dire du mal.

Eduquer, cela suppose dire du bien du jeune. Méfions-nous de cette société qui associe toujours au terme de jeune, le terme de problème, et qui ne fait que parler des problèmes des jeunes, des jeunes à problèmes, des problèmes des jeunes à problèmes et qui nous fait oublier que les jeunes, c'est d'abord une chance pour une société.

Et nous avons peu l'habitude d'entendre les médias nous parler de la jeunesse, non pas en termes de problèmes, mais en termes de chance. C'est une chance pour l'Eglise, c'est une chance pour le monde.

Il les embrasse, il ose leur manifester de l'affection; on n'éduque pas par principe ou par programme, ***on éduque toujours par amour;*** bien sûr un amour qui sait être à la fois distancié et proche.

Souvenons-nous de la réflexion précédente.

Et en ***leur imposant les mains***, le signe de la ***protection***, de la ***sécurisation***. Tu ne peux grandir dans ta vocation d'homme, de femme, que si dans ton aujourd'hui d'enfant, tu te sens suffisamment sécurisé.

Laissons les enfants et les adolescents nous parler de Dieu.

On me demandait ce qui me faisait tenir parfois dans mon difficile métier, je crois que c'est surtout cela : cette découverte extraordinaire que parfois ***derrière le plus blessé des jeunes, le plus souffrant, le plus agressif, le plus violent, le plus délinquant, le plus toxicomane, se cachent des trésors d'humanité.***

C'est le « *Voici l'homme* » de Pilate, vous savez lorsque Jésus apparaît complètement bafoué, le visage ensanglanté, en pleine souffrance, en pleine détresse, accusé de folie, « *Voici l'homme* », l'homme qui apparaît dans toute sa beauté au milieu de l'écrasement.

Et l'éducateur chrétien, c'est celui qui considère sa tâche éducative non seulement comme une activité mais qui la considère comme le lieu de sa rencontre du Christ.

« Celui qui accueille un enfant en mon nom, c'est moi qu'il accueille ».

Voilà pourquoi Xavier Thévenot, éminent théologien moraliste, parle de la dimension sacramentelle de l'action éducative. Cette rencontre du jeune qui peut être sacrement de la rencontre du Christ.

« Celui qui accueille un enfant en mon nom, c'est moi qu'il accueille ».

Et ***l'éducateur chrétien***, c'est celui qui appelé à vivre sa fonction d'enseignant, de parent, d'animateur, d'éducateur spécialisé la livre toujours sous l'angle de cette recherche permanente de l'homme et de Dieu.

Je dirais pour conclure, ***celui qui, en cherchant Dieu, trouve le jeune et celui qui en trouvant le jeune, cherche Dieu.***